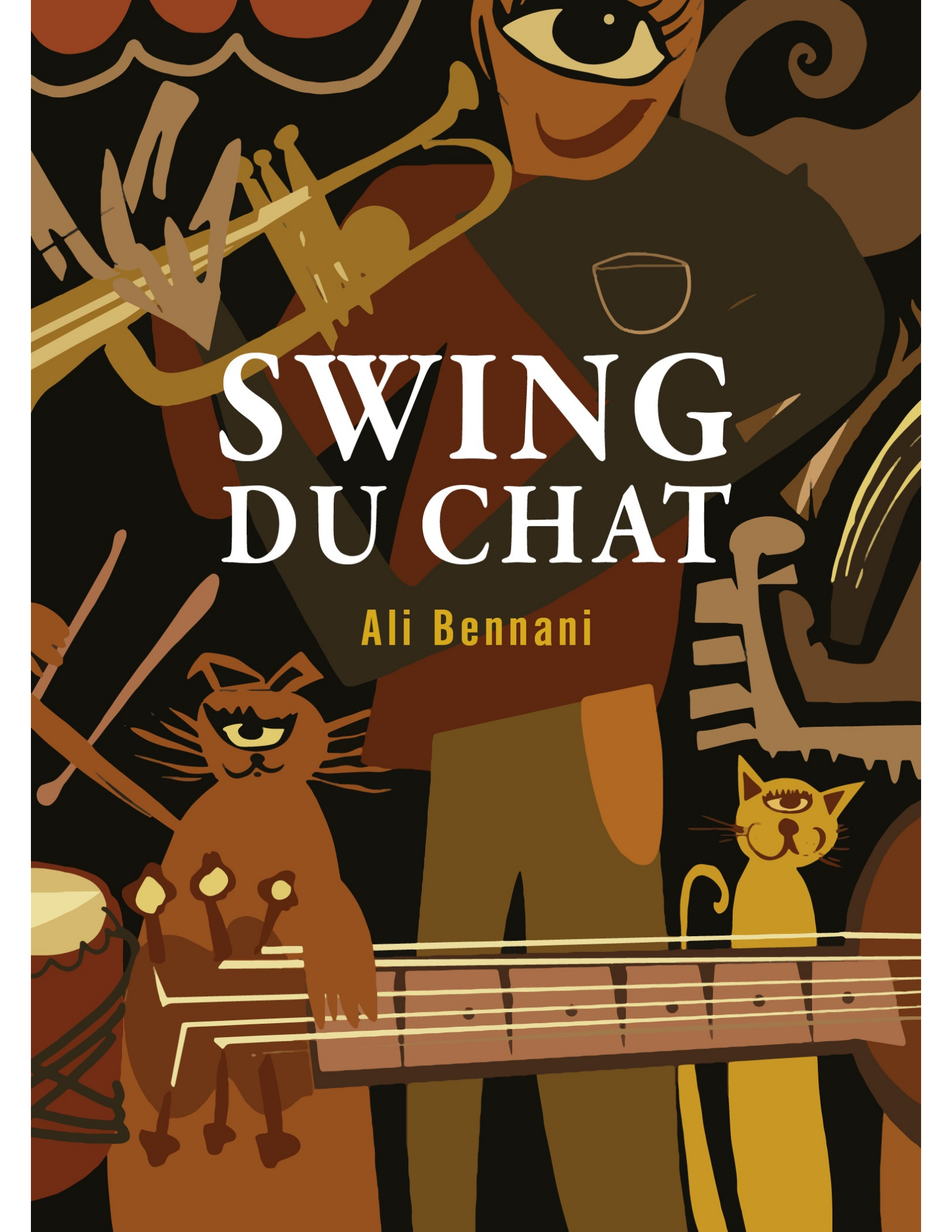


A stylized, abstract illustration in a jazz-influenced style. The background is dark brown with swirling patterns. In the upper center, a person with a large, expressive face and a wide smile is playing a trumpet. Below them, a large, dark, abstract shape represents a bass player. In the lower left, a cat with large yellow eyes is playing a double bass. To the right, a smaller yellow cat is visible. The overall color palette is dominated by browns, yellows, and blacks, with a high-contrast, graphic quality.

SWING DU CHAT

Ali Bennani

Ali Bennani

Swing du chat

© Ali Bennani, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0576-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma famille

« Tout se passe en effet comme si l'homme devait s'abîmer dans un devenir-animal pour accéder non à l'animalité qui est en lui mais à l'humanité qui n'y est pas encore. »

-Paul AUDI

Paf ! Encore un réveil en sursaut au beau milieu de la nuit. 3:17, affichait son téléphone. Encore ce stupide chat qui choisissait bien ses heures pour faire son parkour au milieu du salon. Qu'est-ce qu'il avait percuté cette fois-ci ? Un pot, un vase, une figurine ? Mais qu'est-ce qui lui avait pris d'adopter un chat, d'introduire cet ouragan sur pattes dans son appartement boulonnais impeccablement rangé ? Quelle mouche avait bien pu le piquer ? Cela faisait maintenant trois mois qu'il avait fait halte devant cette petite animalerie du 15^{ème} arrondissement. Il s'était arrêté tout net, devant cette vitrine presque propre au lettrage élimé où trônait son futur colocataire. Sora l'avait contemplé de ses grands yeux azur fendus d'un trait noir. Il avait plongé son regard félin dans le sien en agitant sa petite patte fine et brune de Siamois, comme une invitation sournoise. Arya n'avait pas résisté bien longtemps. Il avait passé la porte du local anarchique, comme hypnotisé, sans se laisser décourager par la forte odeur d'ammoniaque.

Dès les premières semaines, le chaton avait pris ses marques et affirmé son caractère. Il aimait tout particulièrement se cacher derrière la grille de la petite cheminée du salon d'où il bondissait pour maculer de taches noires les lattes du parquet ciré, comme des notes sur une portée. Noires, croches et double croches qu'il s'empressait de raturer tel un compositeur exigeant et impétueux. Une autre tache, celle qu'il arborait au milieu du minois, avait progressivement conquis toute sa face et lui faisait un petit masque de guerre. Un masque d'où il toisait le monde de ses opales intenses et profondes.

Arya avait toujours préféré les chats aux chiens, plus dignes et plus indépendants. Plus jaloux de leur être et plus sauvages aussi. Et quant à les dresser, bon courage ! On y était bien arrivé, dans certains cirques, avec force stratagèmes et récompenses. Mais souvent, ces parfaits acrobates se rebellent, refusant de grimper sur une poutre ou de passer dans un cerceau, devant l'hilarité générale.

Sora, lui, était maître de son propre cirque. Sa souplesse était inouïe et il ne manquait jamais d'exhiber ses aptitudes extraordinaires. Son jeu préféré

consistait à intercepter en plein vol des petites boules de papier froissé avec l'élégance d'un Federer. Volée croisée, plongeon sous le filet, smatch. Toute la panoplie du virtuose y était. Un bout de pain posé sur le comptoir de la cuisine ? Qu'à cela ne tienne ! D'un bond, il dominait déjà l'évier et le plan de travail. D'un coup de patte, il poussait du rebord tout objet qui pouvait obstruer son passage. Poivrier, cuillère, éponge, tout y passait. Un autre bond et il était au-dessus du placard, dominant son royaume. Inutile de lui dire de descendre. À la réprobation, il répondait par la nonchalance. Si le ton se faisait ferme, il fixait Arya quelques secondes, puis, les yeux mi-clos et avec le plus grand dédain, il commençait à se lécher les pattes et le flanc. Essayer de le discipliner, c'était peine perdue. Arya s'était fait une raison.

Sa mère lui avait suggéré de prendre un persan. Ça l'aurait au moins un peu rapproché de ses origines, lui avait-elle fait remarquer. Dans son enfance, la grande demeure familiale qui l'avait vue naître sur les contreforts de l'Elbourz au nord de Téhéran, avait toujours été peuplée d'une multitude de chats, en majorité persans. Encore aujourd'hui, les photos de famille qui trônaient dans le salon attestaient de l'opulence de sa jeunesse iranienne. Un jour d'octobre 1979, alors qu'elle était encore étudiante, son père, un intellectuel libre penseur, avait été jeté en prison peu après la révolution islamique. Beaucoup de ses oncles et tantes s'étaient alors exilés, principalement aux États-Unis et au Royaume-Uni. Elle avait dû fuir à son tour, avec son mari, pour s'installer à Courbevoie, en région parisienne. Sans le sou mais bercés de rêves et épris de liberté, ils y avaient fait leur nid. Un nid d'exil.

« N'oublie jamais d'où tu viens, Yaya, lui répétait-elle avec son accent mélodique. Tous ces enturbannés, ces *Akhoundhâ*, ils finiront par débarrasser le plancher. Et alors, on pourra rentrer au pays, Yaya. » C'était le petit nom qu'elle lui donnait et qu'elle utilisait même au temps où elle venait le chercher à la sortie de l'école, à son grand embarras. « Les gens sont fatigués, tu sais. J'ai parlé à ta tante Esmat l'autre jour. Les femmes ne se cachent plus. Ce régime, c'est bientôt terminé, Yaya. Tu verras. » C'était une veuve coquette aux grands yeux noirs et aux traits harmonieux, mais dont le visage était marqué par les épreuves et les années. Elle n'avait pour autant pas renoncé à ses cheveux longs de jeune femme, qu'elle portait toujours en un chignon bien soigné. De peur de la contrarier, il acquiesçait. Il savait qu'elle s'accrochait à cet espoir de revoir un jour sa terre natale et ses proches. Il n'avait pas le droit de mettre en doute ses illusions, même si en son for intérieur, il savait que ce pays tant idéalisé s'était

cristallisé dans la mémoire de sa mère. Il n’existait plus que dans ses souvenirs.

Lui était né en France. Avec sa sœur jumelle, Tara, ils avaient été à l’école républicaine, biberonnés au Club Dorothee et aux Mondes engloutis. Il était d’ici, même si son teint basané et ses cheveux noirs de geais lui valaient parfois des questions sur ses origines. Avec malice, il aimait répondre qu’il était mi-persan, mi-chat de gouttière.

Arya avait naguère été un guitariste talentueux, mais un mal étrange s’était emparé de lui et l’avait obligé à raccrocher sa guitare. Il avait dû, en catastrophe, opérer une abrupte reconversion professionnelle. C’était lundi. Sa réunion hebdomadaire avec son chef de projet, Pierre-Edouard, était prévue pour le lendemain. Comme tous les concepteurs eLearning, il devait constamment jongler avec différentes contraintes. Les desiderata parfois fantaisistes du client, d’une part, qui pouvaient changer d’un jour à l’autre et menacer sérieusement le respect des échéances. Et d’autre part, il y avait les développeurs, qui n’étaient pas toujours commodes et s’impatienzaient lorsqu’on ne comprenait pas telle subtilité technique ou telle contrainte algorithmique. Sans oublier le chef de projet. Pierre-Edouard était un chef retors, toujours prompt à se défausser sur les autres si un jalon n’était pas atteint à la date prévue ou si des livrables prenaient du retard.

Ce soir-là, Arya mit du temps à s’endormir. Une sensation étrange l’avait envahi à la tombée de la nuit, comme une fièvre insidieuse. Et puis, immanquablement, les acrobaties nocturnes de son chat l’avaient arraché au sommeil. 3:17. Rien d’anormal, ces derniers temps. Mais plus tard dans la nuit, quelque chose l’avait fait sursauter. Il avait senti une masse longue et touffue sous son ventre. D’abord agréable, ce contact l’avait ensuite brusquement sorti de sa torpeur. Il s’en était écarté violemment, de peur d’avoir écrasé Sora qui décidait parfois de venir s’assoupir auprès de lui. À moitié endormi, il s’était finalement convaincu que la « masse » en question était en fait un oreiller qu’il avait dû glisser sous son ventre, entre deux songes. Et des songes, il y en eut, cette nuit-là. Et des vivaces. Il rêva qu’il était lové contre un gigantesque chat, au creux du flanc, et qu’il se faisait toiletter amoureusement, avec la plus grande application. Naturellement, cette toilette onirique lui avait paru tout à fait normale. Un profond bien-être l’avait envahi tandis que cette langue géante et râpeuse le polissait en long et en large, manquant parfois de le faire basculer tout à fait. Tandis qu’il s’apprêtait à enfoncer sa tête dans ce pelage chaud, si doux et

accueillant, l'alarme de son téléphone retentit. À moitié endormi, et encore étourdi par ce rêve étrange, il se pencha sur le côté pour désactiver l'impérieuse sonnerie dont le volume allait crescendo. Il fut surpris de constater que son téléphone avait changé d'aspect. De dimension, surtout. Il paraissait énorme et il eut grand peine à le faire taire. À peine eut-il le temps de s'interroger sur cette incongruité qu'il entendit un grondement sourd. C'était Sora. Il était là, au pied du lit, le dos rond et les oreilles repliées en arrière. À une tentative d'approche d'Arya, son compagnon répondit d'un violent feulement et d'un mouvement vers l'arrière. « Mais qu'est-ce qui te prend, petit con ? se dit Arya, dérouté. » Lorsqu'il tendit le bras vers le matou en signe d'apaisement, celui-ci cracha violemment puis, comme une flèche, fila se réfugier derrière la grille de la cheminée.

Arya demeura perplexe un instant. Par réflexe, il se retourna brusquement pour voir si Sora n'avait pas été effrayé par une présence derrière lui. Rien. Il ne vit que le placard en pagaille qui ne s'était pas encore décidé à s'auto-ranger. En ramenant son attention vers le centre de la pièce, son œil capta quelque chose. Une forme allongée et sombre qui n'avait rien à faire là. Il sursauta jusqu'au plafond et fit un bond sur le bureau, mais la « forme » le suivit, comme si elle était attachée à lui. Comme si elle faisait partie de lui. On aurait dit... une queue ? Si si, c'était bien ça. Une queue de chat ! En tendant le bras pour la toucher, ce ne fut pas une main qui apparut dans son champ de vision, mais une patte. Une patte de chat ! Une patte grise et tigrée, toute blanche à l'extrémité avec des petits doigts de peluche. Il était en train de rêver, aucun doute là-dessus. Mais alors, l'alarme qu'il venait de désactiver ? Sans compter qu'il n'avait pas l'impression de rêver. Cet instant absurde, complètement fou, qu'il était en train de vivre, avait tout d'une expérience réelle, vécue, incarnée.

Paniqué, tremblant, il se tourna vers le miroir posé sur son bureau. Lentement, il se pencha pour se voir, le cœur battant à tout rompre. Rien ne l'avait préparé au reflet qu'il vit. De l'autre côté de la glace, un chat tabby de corpulence moyenne le considérait, les pupilles dilatées et les oreilles rabattues. D'instinct, il eut un brusque mouvement vers l'arrière. Puis, il s'approcha à nouveau de la plaque chromée. Le matou en fit de même. Lorsqu'il leva ce qu'il croyait être encore une main pour se toucher l'auricule, il vit le chat usurpateur lever la patte et s'effleurer le bout de l'oreille. Il entendit alors un miaulement de détresse. C'était Sora, tout juste sorti de sa cachette. Dans ces vocalises, plus d'hostilité. La curiosité semblait l'avoir emporté sur l'agressivité. Sans oser s'approcher de

trop près, il s'était redressé sur les pattes arrière, les narines écartées pour mieux jauger l'odeur qui émanait de l'intrus. Lorsqu'Arya voulut prononcer le nom de son chat afin de le rassurer, un long miaulement plaintif sortit du fond de sa gorge.